



## AVIÉNUS OU L'HOSTILITÉ DU MONDE

FLORENCE GARAMBOIS-VASQUEZ

UNIVERSITÉ JEAN MONNET, SAINT-ETIENNE

### **Résumé**

Le poème *Ora Maritima* d'Aviénus a souvent été étudié pour son aspect documentaire et encyclopédique, parce qu'il propose une description d'une partie du monde où s'est cristallisé, pendant longtemps, un imaginaire particulier. Nous nous sommes intéressés au prologue qui s'adresse aux lecteurs cultivés de son cercle, en essayant, par le rappel de la tradition poétique, scientifique et philosophique de ses prédécesseurs, d'insuffler un nouveau souffle à un modèle culturel que le christianisme a rendu caduc.

### **Abstract**

*Avienus' poem Ora Maritima has often been treated as a documentary and encyclopedic source because it depicts some part of the antic world that has a dream function. We intend to examine the poem's prologue and its destination to little-ranged highly educated aristocratic circle and the issue it deals with.*

Dans son livre XI, 27 du *De Philologia*, Vossius, citant un passage de l'*Ora maritima* (113-129), prétendait qu'il s'appliquait à l'Amérique. C'est là une affirmation sujette à caution. Si notre poète rappelle les voyages effectués par les Grecs ou les Carthaginois dans l'Océan<sup>1</sup> Atlantique, vers 500 av. J.-C., le périple d'Himilcon, tel que le présente Aviénum, se serait surtout effectué en direction du nord, au large des côtes européennes de l'Atlantique. Composé en mètres iambiques, l'*Ora Maritima* se présente comme une réponse à la question de son dédicataire le jeune Probus<sup>2</sup>. Ce dernier souhaitait une description du Pont-Euxin<sup>3</sup>. Ce qu'offre le poème, en l'état où nous le possédons, une description du détroit de Gibraltar à Marseille avec un excursus sur le Rhône et les côtes atlantiques, constitue un écart non négligeable par rapport à ce qui était attendu. Toutefois, ce n'est pas à l'exactitude géographique, déjà longuement traitée<sup>4</sup>, que nous souhaitons nous intéresser mais plus précisément au prologue qui, en respectant les contraintes du genre, impose une vision du monde particulière.

### Un prologue de convention ?

Le prologue de 79 vers de l'*Ora Maritima* remplit les fonctions traditionnellement attendues d'un prologue, à savoir annoncer les grandes thématiques du projet et justifier le point de vue de l'auteur, notamment quand il s'agit de poésie technique qui se caractérise, mais pas seulement, par la

<sup>1</sup> Sur l'Océan perçu, dans la plus ancienne des conceptions grecques de l'espace que nous connaissons (le bouclier d'Achille dans le livre 18 de l'*Iliade*), comme la rivière circulaire qui entourait le monde habité, voir ROMM 1992, p. 11 et ss. Dès l'époque classique, l'acception en tant que « rivière » semble avoir cédé la place à l'image d'une ou plusieurs mers (« extérieures »).

<sup>2</sup> L'identité de Probus n'est pas certaine, il est possible que ce soit Sextus Claudius Petronius Probus, proconsul d'Afrique, préfet du prétoire et consul de 371, connu d'Ammien Marcellin, d'Ausone et de Claudien. Voir la synthèse de SOUBIRAN 1981, p. 9-11 et de RASCHIERI 2010, p. 20-22.

<sup>3</sup> Le Pont-Euxin, mentionné dès l'épopée homérique à ce que dit Strabon en 1, 2, 10, est un espace sans cesse colonisé et remodelé. Au 4<sup>e</sup> siècle de notre ère, il représente un point d'aboutissement ou de départ des grands axes, une liaison importante pour la cohésion de l'Empire, comme en témoigne la guerre civile de Constantin contre Licinius. L'activité économique y est florissante et avec l'affirmation de Constantinople comme lieu de pouvoir principal, apparaît une nouvelle géographie du sacré confortée par le développement des pèlerinages. Voir INGLEBERT 1997, p. 177-198. Sur la question religieuse voir MARAVAL 1985, p. 27-29 ; 1996, p. 7 et ss.

<sup>4</sup> Voir l'édition de BERTHELOT ; GONZÁLEZ PONCE 1995 et plus récemment BERNARD 2018.

compilation. Il relève également, dans sa structure, de la poésie didactique scientifique. Celle-ci se caractérise en effet, entre autres, par la présence nécessaire d'un destinataire ou un d'un groupe de destinataires identifiables aisément par le lecteur. Servius l'exprimait déjà dans son commentaire aux *Géorgiques* :

*Et hi libri didascalici sunt, unde necesse est, ut ad aliquem scribantur ; nam praeceptum et doctoris et discipuli personam requirit : unde ad Maecenatem scribit, sicut Hesiodus ad Persen, Lucretius ad Memmium.*

« Et ces livres [sc. les quatre livres des *Géorgiques*] sont didactiques, c'est pourquoi il est nécessaire qu'ils soient adressés à quelqu'un ; de fait, une instruction requiert et la figure d'un maître, et celle d'un élève : c'est pourquoi il écrit à Mécène, de même qu'Hésiode écrit à Persès, Lucrèce à Memmius » (Servius, *Georg.* p.129, 9-12 Thilo)

Très souvent, la relation entre le poète et son destinataire se présente comme une relation d'autorité<sup>5</sup>, celle du maître (le poète) à son élève (le destinataire/dédicataire auditeur), à qui est dispensé, sur sa demande, un savoir technique, par le biais de la poésie. Cette posture d'autorité induit, du point de vue syntaxique, la présence des marqueurs de la première personne, le « je » du narrateur interne étant clairement exposé. Sur les 25 premiers vers du prologue, Aviénus met en scène 13 fois cette « voix » du poète / narrateur ainsi que celle du destinataire par la mention en ouverture du poème du *quaesisse*, signalant la quête de connaissance. Par ailleurs, dans le prologue d'Aviénus, le destinataire / dédicataire, Probus, est mentionné, comme souvent, en début de poème mais également beaucoup plus loin.

Le prologue didactique se caractérise, en outre, par la revendication d'une certaine forme d'inspiration : à la conception traditionnelle dans l'épopée ou l'épico-panégyrique, d'une inspiration enthousiaste venue des dieux, à ce *furor* sacré qui dépossède le poète<sup>6</sup>, se substitue une inspiration stimulée par le goût encyclopédique et l'inscription dans la tradition du savoir des Anciens. Le ton de notre poème est, de ce point de vue, immédiatement donné : ce que le poète va décrire, il l'a trouvé dans des pages anciennes (*uetustis paginis* v. 9) parce que ce sont elles qui confèrent à son entreprise sa légitimité (*haec fides/ petita longe et eruta ex auctoribus* v. 78-79). L'insistance sur l'ancienneté se manifeste encore par la récurrence du champ lexical<sup>7</sup> la signifiant qui parsème le prologue et dans la mise en exergue des auteurs présentés comme sources de la description. Aviénus en donne la liste suivante : Hécatee de Milet (v. 42), Hellanicos de Mytilène

<sup>5</sup> Voir SCHIESARO – MITSIS – STRAUSS CLAY 1993.

<sup>6</sup> Cette conception de l'inspiration est encore à l'œuvre dans la latinité tardive, notamment chez Claudien.

<sup>7</sup> Notamment les mots suivants : *uetus, uetustus, priscus, antiquus, cascus*.

(v. 43), Philéas, (v. 43), Scylax de Caryanda (v. 44), Pausimaque de Samos (v. 45), Damastès de Sigée, Bacoris de Rhodes (v. 47), Euctémon d'Athènes (v. 47-48), Cléon de Sicile (v. 48), Hérodote (v. 49) et Thucydide (v. 50). Ceux-ci annoncés par le nom de Salluste (v. 33) occupent une dizaine de vers (v. 42-50), au milieu du prologue comme s'ils en constituaient le centre de symétrie. L'accumulation de ces noms propres crée l'effet visuel d'une masse symbolisant le cœur de la connaissance auquel vient se heurter au vers suivant (51) l'ignorance du jeune Probus. Comme le souligne J.-B. Guillaumin<sup>8</sup>, l'archaïsme des sources citées par Aviénus est remarquable, il n'est pas dû au hasard mais bel et bien à une recherche d'ancienneté et de rareté, puisque les géographes mentionnés se situent autour des 6<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Dans cette démarche, le poète semble se refuser à utiliser, sinon les connaissances de son temps<sup>9</sup>, du moins celles mentionnées par des auteurs comme Strabon, Pline ou Ptolémée qui auraient fourni une description plus exacte et plus précise. Pour autant, notre poète procède à une sorte de délimitation linguistique du savoir géographique dans l'expression *forma regionis* (v. 8-9) déjà utilisée par Pline (*HN* 4, 75) ou Tacite (*Agricola* 10,3).

Pour décrire le monde, Aviénus a choisi le trimètre iambique. L'utilisation de ce mètre pour la poésie didactique, même s'il n'est pas le plus fréquent, est attestée dès le 4<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>10</sup> dans la quinzaine de vers de Mnésithée, à propos de l'usage du vin. Plus tard, se répand l'usage de ce mètre dans des compositions de nature historique ou géographique, dans le poème chronologique d'Apollodore d'Athènes (180 à 110 av. J.-C. environ), par exemple, le poème géographique de ps.-Scymnos et la description de la Grèce de Dionysios, fils de Calliphon (vers 100-87 av. J.-C.)<sup>11</sup>, usage qui perdurera jusqu'à la latinité tardive. Par ailleurs, par son affinité avec la langue parlée, le trimètre iambique permet un ton plus intime, plus personnel, il est aussi le ton de la conversation, comme le montrait Sémonide au 7<sup>e</sup> siècle avant notre ère dans un ouvrage sur les tribulations

<sup>8</sup> GUILLAUMIN 2019.

<sup>9</sup> ALTOMARE 2013, p.9 : « Les grandes œuvres géographiques de l'Antiquité furent peu diffusées pendant l'Antiquité tardive et le Moyen Âge, parce que, dans le milieu scholastique, circulaient plutôt des compilations, des épitomés, des œuvres à caractère général » : on peut penser au *Périple du Pont-Euxin* d'Arrien ou encore au *Périple de la Mer Extérieure* de Marcien d'Héraclée qui décrit d'abord les côtes de l'océan oriental et méridional, puis les régions de l'océan septentrional et occidental. Il est fort probable qu'Aviénus ait pu avoir accès à cette œuvre qui, si l'on en croit Étienne de Byzance qui l'utilise au 6<sup>e</sup> siècle dans les *Ethnikà*, était plus connue que celle de Ptolémée. Voir pour plus de détails PRONTERA 2011, p. 518 et FISCHER 1932, p. 449 et ss. Voir aussi Mar. Ext. I, 6 (*GGM* I, 520, l. 26-32) ; I, 14 (*GGM* I, 523, l. 39) ; I, 16 (*GGM* I, 525, l. 32-35) et ALTOMARE 2013.

<sup>10</sup> On connaît également l'existence de fragments en vers iambiques d'un « manuel » métrique d'astrologie d'époque hellénistique attribué au mythique pharaon Néchépsou et à son prêtre Pétorisis. Voir FUENTES 2005.

<sup>11</sup> Voir GIBSON 1998 et BOWIE 1998.

de la vie adressé à son fils. En cela, ce mètre rencontre le projet d'Aviénus qui met en scène, à plusieurs reprises, le lien d'affection qu'il a avec son élève ; ces liens sont ceux d'un père à son fils nous dit Aviénus (v. 26-28) :

*Quin et parentis credidi officium fore  
desideratum si tibi locupletius  
profusiusque Musa promeret mea.*

« Bien plus, j'ai pensé que je remplirai mon devoir de père si ma muse te dispensait ses bienfaits avec plus d'abondance et de profusion que ce que tu as pu désirer. »

Le lien de père au fils<sup>12</sup> implique une relation hiérarchisée d'autorité et de transmission ; c'est pourquoi l'éloge de Probus nous paraît quelque peu surprenant. En effet, vanter le destinataire est un des éléments attendus du prologue, mais ici le poète s'attarde longuement sur les qualités du jeune homme, qui ne sont pas celles d'un simple élève. Probus fait, en effet, preuve d'une soif continue de connaissances qu'il ingère avec cœur et intelligence, sa mémoire est exceptionnelle. À ce titre, il peut accéder au savoir, aux *secreta rerum* qui constituent une initiation<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> Les dédicaces au fils sont très fréquentes dans la littérature technique de l'Antiquité tardive. On peut penser à Cassius Felix (*carissime fili* dans la préface), à Macrobe (*Eusthati fili* préface des *Saturnales*), à Mallius Thodorus (*Theodore fili*, préface du *De Metris*) ou à Martianus Capella (*Nate, Noces de Philologie et de Mercure IX*, 1000). Elles illustrent ainsi la transmission entre le père détenteur du savoir et le fils qui reçoit cette érudition. Macrobe dans la préface des *Saturnales* (I, *praef*, 2) relie d'ailleurs sa vision de l'encyclopédisme à l'éducation de son fils : *Hinc est quod mihi quoque institutione tua nihil antiquius aestimatur, ad cuius perfectionem compendia longis amfractibus anteponeunda ducens moraeque omnis inpatiens non opperor ut per haec sola promoveas quibus ediscendis nauiter ipse inuigilas, sed ago ut ego quoque tibi legerim, et quicquid mihi, vel te iam in lucem edito uel antequam nascereris, in diuersis seu Graecae seu Romanae linguae uoluminibus elaboratum est, id totum sit tibi scientiae supellex, et quasi de quodam litterarum peno, si quando usus uenerit aut historiae quae in librorum strue latens clam uulgo est aut dicti factiue memorabilis reminiscendi, facile id tibi inuentu atque depromptu sit*, « Voilà pourquoi, moi aussi, je n'ai rien de plus à cœur que ton éducation. Pour la parachever, j'estime les résumés plus adaptés que les trop longs détours, et, ne souffrant pas le moindre retard, je n'attends pas que tu progresses par les seules études auxquelles tu consacres toi-même activement tes veilles, mais je m'emploie à ce que mes lectures te profitent à ce que tout le savoir que j'ai puisé dans divers ouvrages en grec ou en latin, soit lorsque tu étais déjà au monde, soit avant ta naissance, constitue pour toi un bagage scientifique et comme une réserve de savoir, ou si jamais tu as besoin de te rappeler soit un détail historique enfoui dans la masse des ouvrages et ignoré du vulgaire, soit un fait ou une parole mémorable, il te sera aisé de les retrouver et de les puiser » (trad. C. Guittard).

<sup>13</sup> On peut comparer ce passage au prologue du *De Raptu Proserpinae* de Claudien (I, 25-26) dans lequel le poète invoque les divinités infernales en les suppliant de lui révéler leurs secrets : *uos, mihi sacrarum penetralia pandite rerum / et uestri secreta poli* (Découvrez-moi les arcanes de vos mystères et les secrets de votre monde). Par ailleurs, le prologue évoque à plusieurs reprises le sens caché des choses : *uetustis paginis* (v. 9), *secretiore lectione* (v. 11), *uetorum abdita* (v. 17), *memorem intimati* (v. 22), *profunda* (v. 74) et *aperta uero tibimet*

### Un projet totalisant : mise en forme littéraire du savoir et *aemulatio*

Le projet d'Aviénus, en plus de sa dimension didactique, s'affiche dès le prologue comme un projet totalisant, dans la droite ligne des grands encyclopédistes latins que sont Pline ou Varron mais qui, eux, ne sont jamais nommés. Notre poète ne revendique pas l'originalité du matériel qu'il compile, au contraire, signe que l'exhaustivité de son projet ne prime pas sur sa cohérence et son unité, il exhibe ses emprunts et ses sources qui appartiennent pour l'essentiel au monde grec, à l'exception de Salluste. Or compte-tenu de l'éloignement chronologique, les découvertes d'Hécate de Millet ou de Philée d'Athènes sont, au moment où Aviénus en dispose, devenues « classiques », font partie du savoir commun et ont été très vraisemblablement parfois corrigées ou réévaluées. Certes, elles manifestent le goût de notre poète pour l'archaïsme et pour une forme d'héritage, mais elles lui permettent également de mettre en scène un savoir multiséculaire face à une perspective culturelle qui a radicalement changé, puisqu'au moment où vit Aviénus, la culture officielle est chrétienne et dans cette optique, le monde « naturel » n'est plus considéré pour lui-même. On cherche, en effet, dans les paysages qui s'offrent aux yeux la trace du Créateur et la foi doit être placée au centre de tout savoir. Sous ce prisme, le rassemblement et l'intégration des savoirs semblent obéir à une finalité théologique, celle de compléter, par la connaissance concrète du monde, le monde que décrivent les Écritures<sup>14</sup>. À l'évidence, Aviénus n'entre pas dans cette conception. Organiser la connaissance par la parole revient à façonner le monde, à la manière d'un démiurge, ce que peut suggérer l'effet d'amplification porté par l'anaphore du *ut* qui se déroule sur les vers 58 à 70, ainsi que la référence à ses propres ouvrages<sup>15</sup>. Et façonner ce monde, en connaître les *secreta* exige l'impératif d'un style brillant, celui-là même que notre poète reconnaît et admire chez Salluste (v. 36-41) :

---

*intimatio* (v. 78). Cette nécessité de l'initiation est un *topos* de la poésie scientifique. Voir Sénèque, *Questions Naturelles*, III, praef. 1, *praeterit me, Lucili uirorum optime, quam magnarum rerum fundamenta ponam senex, qui mundum circuire constitui et causas secretaque eius eruere atque aliis noscenda* producere, « Je ne m'abuse pas, mon cher Lucilius, sur la grandeur de l'édifice dont je pose les fondements dans ma vieillesse. J'ai entrepris de faire le tour du monde entier, de découvrir les causes, les ressorts cachés qui le meuvent, et de les faire connaître au reste des hommes » (trad. P. Oltramare).

<sup>14</sup> Il y a quelque chose d'un peu paradoxal à cet encyclopédisme chrétien dans la mesure où le premier christianisme avait justement, à l'égard de la culture antique païenne, une véritable méfiance, puisque le premier pêché est celui de la connaissance.

<sup>15</sup> La formulation des vers 71-73, *reliqua porro scripta sunt / nobis in illo plenius volumine, / quod de orbis oris partibusque fecimus* implique que rien n'a échappé à l'encyclopédisme du poète capable de traiter du monde entier.

(...) *ad eius igitur inclytam*  
*Descriptionem qua locorum formulam*  
*Imaginemque expressor efficax stili*  
*Et ueritatis paene in optutus dedit*  
*Lepore linguae multa rerum iunximus*  
*Ex plurimorum sumpta commentariis*

« À la description célèbre par laquelle il a peint avec expressivité, vivacité du style et véracité l'apparence et l'image des lieux presque comme si nous les avions sous les yeux, grâce au charme de sa langue, nous avons ajouté bon nombre de choses tirées des commentaires de beaucoup d'écrivains. »

Ce qu'Aviénus admire chez Salluste, c'est en premier lieu, l'art de la description, mais une description irriguée par l'*enargeia*, comme le recommandait déjà Aristote<sup>16</sup>, comme le formulait Cicéron, qui utilise le terme pour les procédés poétiques principalement associés à la description, afin de créer un effet de réel : « [...] pour frapper vivement les auditeurs, on peut insister sur un point, exposer les faits brillamment et les placer pour ainsi dire sous les yeux<sup>17</sup> ». Quintilien (*I. O.* 3, 8) reprend cette définition qu'il complète : « C'est une belle qualité que de présenter les choses dont nous parlons avec une telle clarté que nous croyions les voir ».

Or, selon les rhéteurs antiques, l'hypotypose doit respecter une certaine économie du langage pour être efficace, et, parfois, renoncer aux effets qui viendraient perturber la vraisemblance du propos. C'est pourquoi, Quintilien condamne, dans ce cas précis, l'hyperbole<sup>18</sup> et plaide pour la disparition des tropes (principalement métaphore et hyperbole) au profit du sens usuel et immédiat des mots. Cicéron<sup>19</sup> recommandait d'ailleurs déjà la brièveté et la simplicité au service de la clarté, principale qualité du style.

<sup>16</sup> Chez Aristote, le terme d'*enargeia* relève d'abord de la philosophie comme mode de connaissance ; il est un critère de l'objectivité des sensations, puisqu'il est entre autres le mode d'apparition du divin quand il s'impose à l'homme comme vérité. CALAME 1991, p. 3-22, écrit d'ailleurs « l'*enargeia* est donc bien le mode privilégié de la manifestation sensible, l'effet de la connaissance empirique immédiate, le critère de la vérité objective, essentiellement par le moyen de la vue. Inséré dans une théorie de la connaissance, le concept est par excellence le moyen qui permet de faire l'économie du recours au langage. En cela il souligne qu'il ne s'agit pas d'un concept rhétorique mais que la rhétorique assimilera ».

<sup>17</sup> Cicéron, *De Oratore*, éd. H. Bornecque, Belles-Lettres, 1930, 3, III, 201-202

<sup>18</sup> Pour Quintilien l'hyperbole consiste à « outrer avec convenance la vérité », *est haec decens ueri superiectio* (8, 6, 67). Toute l'ambiguïté de la formule réside dans l'emploi du mot *decens* qui ne doit pas être compris dans son sens le plus restrictif. C'est pourquoi « L'hyperbolé est une vertu, quand la chose dont nous avons à parler outrepassa la mesure naturelle (*naturalem modum excessit*). Il est permis en effet de dire plus, parce que nous ne pouvons dire juste ce qu'il faut et mieux vaut aller au-delà que rester en deçà (*melius ultra quam citra*) » (*I. O.* 8, 6, 76).

<sup>19</sup> Cicéron *De Inventione*, I, 28 : *Oportet igitur eam tres habere res : ut brevis, ut aperta, ut probabilis sit* ; voir aussi *De Oratore* 3, X, 37.

Aux yeux d'Aviénus, donc, Salluste incarne les canons de la perfection du style : vivacité descriptive, élégance et efficacité de l'écriture, concision. Le jugement que porte Aviénus sur Salluste a certes une portée didactique, à l'intention de Probus, pour lui signifier qui sont les « bons » auteurs, mais il donne surtout à voir une autoreprésentation et fonctionne comme un miroir du poète qui met en scène son habileté poétique et son originalité. Aviénus recourt d'ailleurs aux mêmes procédés que ceux dont il fait l'éloge et qui constitueront, d'une certaine manière, son art poétique tout au long du poème. En effet, le *lepos linguae* apparaît bel et bien comme un impératif si on en juge par le prologue ; une fois les sources du savoir énumérées, Aviénus entame l'exposé des lieux qu'il propose à Probus. Il y est surtout question de mers, de rivages, de fleuves, de sources : *aequor, fretum, fluctus, mare, sinus, litus, unda, amnis, gurgis, portus, lacus*. Pour les décrire, le poète cherche l'effet poétique : on note, en effet, entre les vers 51 et 71, une accumulation d'échos phoniques (avec pour minimum trois occurrences d'un même son par vers), d'assonances et allitérations qui viennent mimer tantôt le bouillonnement de l'eau, tantôt le surgissement d'un monticule, ou l'écoulement du fleuve. Ainsi, par exemple, pour évoquer les détroits aux eaux tumultueuses, le vers s'emplit de sonorités occlusives [k] et constrictives [r] auxquelles viennent s'ajouter notamment la répétition de la voyelle [u] (vers 52-56):

*quicquid per aequor insularum attollitur  
per aequor illud scilicet, quod post cava  
hiantis orbis a freto Tartessio  
Atlanticisque fluctibus procul sitam  
in usque glaeba proruît nostrum mare.*

Plus loin, aux vers 63-64, ce sont les sonorités sifflantes en [s] qui rendent la sinuosité du fleuve entourant les îles et celles occlusives en [t] qui soulignent l'idée de barrière constituée par les môles à l'entrée des ports :

*ut ipsa rursus saepe cingant insulas  
sinuentque late ut tuta portus brachia,*

Ainsi, ce travail sur le style, cette recherche formelle visent à l'évidence à établir une relation de connivence avec le destinataire/dédicataire mais également avec le lecteur lettré, particulièrement pendant l'Antiquité tardive. En outre, au-delà de son aspect encyclopédique, le prologue transmet également une vision du monde.

## L'hostilité du monde

En décrivant les régions de la mer de Tauride, le Palus Méotide et le Pont-Euxin, Aviénus s'inscrit dans une tradition poétique (pas seulement didactique) aussi bien grecque que latine qui appréhende ces territoires comme des confins mystérieux et difficiles<sup>20</sup>. Tout d'abord, la mention du golfe de la mer de Taurique par la formule *Taurici ponti sinus* (v. 2) renvoie à Manilius qui parlait d'une forme en arc (*sinuatus in arcu*<sup>21</sup>) ou à Valerius Flaccus qui évoquait le *Scythicum ... sinuatus in arcum*.<sup>22</sup> De cette aire géographique est issu le mythe des Argonautes et le voyage en Colchide. L'*Illiade* (II, 813-877) et particulièrement le passage nommé catalogue des Troyens, fournissent la première représentation spatiale cohérente de l'Asie Mineure, à partir des côtes vers lesquelles la navigation est souvent périlleuse. Pour Virgile<sup>23</sup>, Horace<sup>24</sup> la région est un lieu de ténèbres glacées et incarne le cauchemar du marin. Les *Pontiques* et les *Tristes* d'Ovide sont émaillés de descriptions de ces lieux froids, stériles, où les mers se déchainent, où les flots bouillonnent. Chez Valerius Flaccus, le Pont-Euxin est décrit comme un paysage sombre et glacé dans la dureté hivernale ; c'est une mer ample aux eaux noires et toujours opaques à cause des nuages immobiles qui la surplombent<sup>25</sup>. C'est en quelque sorte l'antichambre des Enfers.

Or le monde qu'Aviénus offre au lecteur, alors même qu'il ne l'explique pas dans le prologue, rejoint cet imaginaire poétique, il s'agit d'un monde où la violence et l'inhospitalité de la nature dominant. En effet, au fur et à mesure que l'on avance dans la description, les informations géographiques et scientifiques sont insérées dans une trame textuelle qui fait la part belle au *locus horridus*, au point que, parfois, on peut appliquer à ces lieux les mots de Sénèque en exil (*Helu.* 6, 5) :

<sup>20</sup> Les géographes et historiens grecs (Strabon, VII, 3, 6, Diodore, IV, 40, 4) et latins (Pomponius Mela, II, 102, Ammien Marcellin, XXIII, 3, 3) font de ces lieux une terre inhospitalière du fait de la difficulté d'accès du Bosphore, la sauvagerie des populations locales (les Taures particulièrement, sacrificateurs des Grecs) et le climat peu favorable.

<sup>21</sup> IV, 755

<sup>22</sup> IV, 728. GUILLAUMIN 2019, p. 87, remarque à juste titre que « l'insertion de la formule *Taurici ponti sinus* en fin de trimètre iambique pouvait aussi rappeler le v. 9 du célèbre poème 4 de Catulle (*Ponticum sinum*), qui présente la particularité, bien connue des grammairiens tardo-antiques, d'être composé d'iambes purs ».

<sup>23</sup> *Géorgiques* I, 204-207 et III, 349-351.

<sup>24</sup> *Odes* II, 13, 14, 16.

<sup>25</sup> *Argonautiques* 4, 729-732: *Illic umbrosae semper stant aequore nubes / et non certa dies, primo nec sole profundum / soluitur aut uernis cum lux aequata tenebris / sed redit extremo tandem in sua litora* Tauro, « Là des nuages immobiles toujours obscurcissent la mer et rendent le jour incertain; ne dégèlent ces profondeurs ni premier soleil ni printemps quand la lumière égale les ténèbres. C'est à la fin du Taureau seulement qu'elles (les eaux) retrouvent leurs rivages » (Trad. J. Soubiran).

*Quid tam nudum inueniri potest, quid tam abruptum undique quam hoc saxum? Quid ad copias respicienti ieiunius? Quid ad homines immansuetius? Quid ad ipsum loci situm horridius? Quid ad caeli naturam intemperantius? Plures tamen hic peregrini quam ciues consistunt.*

« Que peut-on imaginer d'aussi dénudé, d'aussi escarpé que mon rocher ? Quoi de plus stérile au plan des ressources ? De plus inhospitalier au plan des hommes ? De plus hérissé de pics au plan topographique ? De plus excessif au plan climatique ? Pourtant il y réside plus d'étrangers que de natifs » (Trad. C. Lazam)

Le *locus horridus*<sup>26</sup> est partout dans le poème ; la mer grouille de monstres, les terres apparaissent souvent désolées : le poète évoque ainsi le pays désert et pierreux sur lequel s'est installée une peuplade ligurienne (v. 135-138 : *creber scrupus rigidae montes et minae montium*). Les flots grondent et s'agitent : près du mont Sacré, hérissé de rochers, la mer bouillonne sans cesse et se brise sur une plage vaste et rocailleuse (v. 213-215 : *feruet inlisum mare / litusque late saxum distenditur*). Le littoral de l'île Pélagie est d'une nature si violente qu'aucun marin ne peut y accoster sans affronter une mer déchaînée (v. 161-168 : *uis in illa tabta naturalis est / ut siquis hanc innavigando accesserit / mox excitetur propter insulam mare*) et une terre qui tremble sans cesse (*Quatiatur ipsa (insula) et omne subsiliat salum / alte intremescens cetero ad stagni uicem/ pelago silente*). Une fois passées les îles Oestrymnides, par exemple, c'est un climat glacé (v. 129-136) qui attend le voyageur. Il n'est pas jusqu'au mont consacré au Zéphyr qui ne soit le lieu d'une description où la nature est puissamment hostile. Sa masse est énorme et entourée d'un éternel brouillard (v. 229-231 : *Nebulosa iuge his incolis conuexa sunt/coactus aer atque crassior dies /noctisque*), il n'y fait jamais jour (v. 231 : *Nulla ut solet / flabra inferuntur, nullus aethram discutit / superne uenti spiritus*).

Cet exemple nous semble bien symboliser la vision du monde que véhicule le poème ; en effet, dans la poésie latine, le Zéphyr<sup>27</sup> est traditionnellement un vent doux, humide, tempéré<sup>28</sup> et agréable. Pour Virgile, comme pour Ovide, le Zéphyr caresse de son souffle jardins et vergers, il féconde la terre et aide à la

<sup>26</sup> *Horridus* est employé ici à la fois en son sens premier « hérissé » mais il désigne la disposition « l'état du lieu » et l'état du ciel – *caeli natura* –, c'est-à-dire le climat. Toutefois *horridus* peut aussi signifier « rude, qui fait frissonner, terrible » l'état du lieu devient alors la vision qu'en a le sujet. Voir THOMAS 2006, p. 105-125.

<sup>27</sup> Nom grec pour le Favonius, dit Isidore de Séville, *orig.* 13,11, 8 : *Zephyrus Graeco nomine appellatus, eo quod flores et germina eius flatu uiuificentur. hic Latine Fauonius dicitur propter quod foueat quae nascuntur*, « On dit en grec Zéphyr parce que c'est son souffle qui vivifie fleurs et plantations. De là vient qu'en latin on l'appelle le Favonius, parce qu'il favorise ce qui naît ».

<sup>28</sup> Ce que soulignait déjà Aristote (*Pr.* 26-54) : « il est à la lisière des vents chauds et des vents froids ».

fertilité<sup>29</sup>, il est le vent qui favorise l'installation du printemps. Dans la version ovidienne (*Met.*, I, 89-112), l'âge d'or se caractérise par un printemps éternel, rendu possible par la présence des zéphyrus qui font germer la végétation. Dans les *Géorgiques* (2, 330), c'est ce vent fertile qui rend inutile le travail des hommes :

*Parturit almus ager Zephyrique tepentibus auris  
laxant arua sinus (...)*

« Il est en gésine, le champ nourricier, et les sillons ouvrent leur sein aux souffles tièdes du Zéphyr. »

Dans le *carmen* 64, Catulle recourt à cette image, au moment de la célébration des noces de Thétis et Pelée devant un parterre de fleurs cueillies par Chiron (64, 281-282):

*(...) quos propter fluminis undas  
aura parit flores tepidi fecunda Fauoni*

« Toutes les fleurs que le souffle fécond du tiède Favonius a fait naître près des rives du fleuve. »

De la même manière Sénèque met en scène Hippolyte, au début de Phèdre, exhortant sa troupe de chasseurs à parcourir l'Attique. Les paysages qu'il décrit montrent l'aspect bienfaiteur du zéphyr (*Ph.*, I, 9 et ss) :

*Hac, hac alii qua nemus alta  
textitur alno, qua prata patent  
quae rorifera mulcens aura  
Zephyrus uernas euocat herbas  
ubi per graciles breuis Ilisos  
labitur agros piger et steriles  
amne maligno radit harena<sup>30</sup>*

« Vous, allez dans les bocages, là où des haies d'aulnes séparent les prés. Le zéphyr fait frissonner la jeune herbe et la nourrit de rosée. Vous allez dans les champs de poussière que coupe le lit de l'Ilisos; comme un oued africain, il rabote cruellement les sables arides de ses eaux capricieuses. » (Trad. F. Dupont)

Stace, à la faveur d'une comparaison, peint le jardin desséché par le Notus auquel il oppose le souffle vivifiant du Zéphyr (*Théb.* 7, 223-225) :

*Vt cum sole malo tristisque rosaria pallent  
usta Noto, si clara dies Zephyrique refecit*

<sup>29</sup> Lucrèce, I, 10-13, Columelle, 10, 1, 1, Properce, 1, 8, 2 par exemple.

<sup>30</sup> DUPONT 1991, p. 124-135, insiste sur le mélange de ces éléments du paysage, très contrastés qui contribuent à faire de l'Attique un paysage « fantasmatique » où la fertilité compense la stérilité des champs.

*aura polum, redit omnis honos emissaque lucent  
germina, et informes ornat sua gloria uirgas.*

« Lorsqu'un soleil brûlant ou le Notus orageux a desséché et fait pâlir les roses, si le jour se lève pur et serein, si le souffle du Zéphyr rafraîchit le ciel, toute leur fraîcheur revient, les boutons s'épanouissent, et les tiges flétries reprennent leur verte parure. » (Trad. H.J. Izaac)

Claudien également, célébrant l'année du consulat de Probinus et d'Olybrius, évoque les quatre saisons dont le printemps (*Pan. Olyb*, 272) :

*(...) Ver inde serenum  
Protinus et liquidi clementior aura Fauoni  
Pratis te croceis pingat.*

« Aussitôt après, le printemps serein : que la brise plus douce du clair Favonius te peigne de prés safranés. » (Trad. Charlet)

Ces quelques incursions dans la poésie latine montrent que le Zéphyr entre souvent dans la description d'un *locus amoenus*. Or, à l'évidence, Aviénus le refuse, ou du moins, refuse l'effet poétique que peut produire la topique au profit d'une représentation du Zéphyr en conformité avec son sens premier. En effet, l'étymologie du mot Zéphyr se rapproche du mot grec *dzophos* signifiant l'obscurité, la "région obscure", c'est-à-dire les régions de l'Ouest que les Grecs associaient aux Enfers<sup>31</sup>. De fait, ces rapprochements étymologiques dessinent une autre image du Zéphyr, celui, par exemple, d'un vent psychopompe auquel Achille promet des offrandes s'il prend en charge l'âme de Patrocle<sup>32</sup>. En outre, dans le monde antique, l'obscurité est souvent liée à une forme d'opacité (*Ibant obscuri sola sub nocte*), qui se relie sans doute aux notations de brouillard que convoque Aviénus. Et notre poète joue de ces variantes mythologiques qui resteraient sans doute obscures à des oreilles indifférentes mais certainement pas à celles de Probus dont les qualités d'apprentissage ont été longuement vantées dans le prologue. Plus largement aussi, le public érudit d'Aviénus, à n'en pas douter, devait reconnaître le contre-pied que prenait le poète et partager une vision du monde qui renvoyait au passé glorieux (et païen) de Rome, y compris dans sa charge fantasmatique.

L'*Ora maritima* est un poème particulier à plus d'un titre, à la fois par sa composition fragmentée, par l'utilisation de multiples sources, par l'ampleur de la culture qui est donnée à voir, que par le goût affiché pour un archaïsme déjà reçu comme tel par les lecteurs contemporains du poète. Le poème est aussi emblématique de l'esthétique de *variatio*, de *uarietas*, du bigarré, qui prévaut dans

<sup>31</sup> Le lien entre *zephyros* et *dzophos* est indiqué par CHANTRAINE 1968-1980.

<sup>32</sup> *Iliade* 23, 194.

l'Antiquité tardive. Mais à bien des égards, malgré ce qu'annonce le prologue, l'aspect didactique et l'itinéraire géographique ne sont pas les éléments les plus importants. L'enjeu semble être autre, dans la création d'un imaginaire qui fait des régions de la mer de Tauride, un ailleurs hostile et inhospitalier sans que cela corresponde à la réalité de la perception contemporaine<sup>33</sup>. Or décrire l'hostilité du monde par une poésie érudite, travaillée et brillante, est un moyen certes d'intégrer de l'ordre dans un monde perturbé mais surtout de maîtriser, de dominer ce monde, d'en faire un objet d'artiste.

### BIBLIOGRAPHIE

- ALTOMARE B. M., 2013, « Géographie et cosmographie dans l'Antiquité tardive : la tradition grecque et les modèles latins », *Dialogues d'histoire ancienne* 39, p. 9-34.
- ANTONELLI L. 1998, *Il periplo nascosto. Lettura stratigrafica e commento storico-archeologico dell'Ora maritima di Avieno*, Padova.
- BERNARD G. 2018, *Nec plus ultra. L'Extrême Occident méditerranéen dans l'espace politique romaine (218 av. J.-C. – 305 apr. J.-C.)*, Madrid.
- BERNARD G. – GUILLAUMIN J.-B. 2019, « L'Extrême Occident et les Colonnes d'Hercule à travers l'Ora maritima d'Aviénus », in *Le détroit de Gibraltar (Antiquité - Moyen Age) I. – Représentations, perceptions, imaginaires*, Y. Dejugnat – F. des Bosc-Plateaux – A. Haushalter (éds.), Madrid, p. 71-90.
- BOWIE E. 1998, « Iambographen », *DNP* 5, p. 853-856.
- CALAME C. 1991, « Quand dire, c'est faire voir, l'évidence dans la rhétorique antique », *Études de lettres, Fac. des Lettres, Univ. de Lausanne* 4, p. 3-22.

---

<sup>33</sup> En effet, « entre 192 et 218, le sort de l'Empire s'est joué par deux fois sur les Détroits » et dans les témoignages la région apparaissait comme une sorte « d'espace symbolique marqué par le destin » (LEBRETON 2016, p.78). Pour autant la région n'est plus isolée, grâce aux nombreuses voies de communication terrestres et maritimes ouvertes cf. FRENCH 1980, p. 711. Peu à peu la perception de ces régions évolue, elles sont vues comme un lieu central, nœud des relations entre Orient et Occident, conforté par l'établissement de Constantinople comme lieu de pouvoir principal : « Au cours du 4<sup>e</sup> siècle, la mention de la résidence impériale suffit d'ailleurs à évoquer la région des Détroits dans les témoignages littéraires » (LEBRETON 2016, p. 80).

- CAMERON A. 1967, « Macrobius, Avienus, and Avianus », *CQ* 17, p. 385-399.
- CAMERON A. – LONG J. 1993, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, Berkeley – Los Angeles – Oxford.
- DUPONT F. 1991, « Le prologue de la *Phèdre* de Sénèque », *REL* 69, p. 124-135.
- FRENCH D. 1980, « The Roman Road-System of Asia Minor », *ANRW* II, 7/2, p. 711-717.
- FUENTES P.F. 2005, « Nechepso-Petosiris », in *Dictionnaire des Philosophes Antiques*, vol. IV, N.R. Goulet (éd.), Paris, p. 601-615.
- GIBSON R.K. 1998, « Didactic poetry as 'popular' form : a study of imperatival expressions in Latin didactic verse and prose », in *Form and Content in Didactic Poetry*, C. Atherton (ed.), Bari, p. 67-98.
- GONZÁLEZ PONCE F.J. 1995, *Avieno y el Periplo*, Écija.
- GUILLAUMIN J.-B., « Sources anciennes et lecteurs tardo-antiques : quelques réflexions sur le projet littéraire d'Aviénus dans l'*Ora maritima* », in *Il calamo della memoria. Riuso di testi e mestiere letterario nella tarda antichità VIII*, Vanni Veronesi (ed.), Trieste, p. 65-99.
- 2020, « Géographie et mémoire dans l'*Ora maritima* d'Aviénus », in *La Mémoire en pièces*, A. Raffarin, G. Marcellino (éds.), Paris, p. 319-347.
- INGLEBERT H. 1997, « *Pars Oceani Orientalis*. Les conceptions de l'Orient dans les œuvres géographiques de l'Antiquité tardive (300-550) », in *Des Sumériens aux Romains d'Orient. La perception géographique du monde*, A. Sérandour (éd.), Paris, p. 177-198.
- LEBRETON S. 2016, « Des représentations des Détroits », *Dialogues d'histoire ancienne*, Supplément n°15, *Identité régionale, identités civiques autour des Détroits des Dardanelles et du Bosphore (V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)*, p. 69-94.
- MARAVAL P. 1985, *Lieux saints et pèlerinages, histoire et géographie des origines à la conquête arabe*, Paris.
- 1996, *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient, IV<sup>e</sup> -VII<sup>e</sup> siècle*, Paris.
- MARCOTTE D. 2000, *Les géographes grecs. Introduction générale, Pseudo-Scymnos*, Paris.

- 2000, « Aviénum, témoin de Julien : pour une interprétation et une datation nouvelles de la *Descriptio orbis terrae* », *REL* 78, p. 195-211.
- PRONTERA F. 2011, *Marciano di Eraclea e la geografia antica*, Firenze.
- RASCHIERI A. A. 2007, « Da Avieno a Rutilio Namaziano: spettatori e poeti del mondo tardo-antico », *Cahiers du Centre Gustave Glotz* 18, p. 389-402.
- 2010, *L'Orbis terrae di Avieno*, Roma.
- 2010, « Autore e pubblico in età tardo-antica: Avieno e i suoi lettori », *Pallas* 83, p. 331-341.
- SCHIESARO A. – MITSIS P. – STRAUSS CLAY J. 1993, *Mega nepios. Il destinatario nell'epos didascalico*, Pisa.
- THOMAS J.-F. 2006, « Sur l'expression de la notion de paysage en latin, étude sémantique », *RPh* 80, p. 105-125.
- WOLFF É. 2006, « Aviénum et la poésie didactique », in *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, C. Cusset (éd.), Saint-Étienne, p. 363-376.